

Par Safidin Alouache
Mercredi 19 Février 2020

DANSE

"La fuite"... une poésie spatiale et musicale

Inspiré du mythe d'Actéon qui s'est fait dévorer par sa meute de chiens après qu'Artémis l'ait puni, Lionel Bègue se le réapproprie pour explorer la transformation d'un être avec ses évolutions, ses accidents et sa chute soutenue par une musique qui fait écho à ses différentes métamorphoses.



© Angélique Lyleire.

C'est un coin d'Art où les spectacles de théâtre, de cirque, de musique et d'opéra sont accueillis. Où l'écriture et les événements littéraires y entrent avec style. Où la diversité fait la différence en se conjuguant à tous les publics et toutes les bourses. Ce coin d'Art, c'est la scène nationale Dunkerque.

Sur scène, la lumière ouvre ses projecteurs sur Lionel Bègue autour de mouvements qui se répètent au début en prenant du volume, de l'ampleur, la tête repliée avec un couple de mains qui l'entoure pour s'en détacher ensuite et faire redescendre la gestuelle. Les rythmes se suivent sans se ressembler avec leurs ruptures, leurs pauses, leurs silences et leurs arrêts.

La musique accompagne l'artiste de bout en bout suivi de morceaux de respiration, puis de silence. Le danseur se retrouve face contre sol, les talons hauts, la pointe des pieds se hissant. Les mouvements, jamais droits, sont, comme une liane, tortillés tout du long, avançant, progressant toujours sur le même axe et proches du tronc, le corps faisant ondulation avec les membres supérieurs, s'accompagnant de trajets de biais ou en décalé.



© Ricci.

"La nuit transfigurée" d'Arnold Schönberg (1874-1951) suit les déplacements, les pauses, les fixations au sol où, pour ces dernières, une certaine léthargie s'emploie par instants à envelopper le danseur d'un rythme endiablé comme sujet d'une âme tourmentée. Le corps suit son tempo. L'artiste semble être pris dans un tourbillon qu'il essaie de maîtriser puis, au final, est accaparé par une fatalité qui le recouvre de ses enlacements, de ses silences. Le regard de Lionel Bègue devient presque extatique, les poings serrés vers le bas, couvrant quelque peu sa taille. Toute la gestuelle est proche du tronc, soumise à une force enchaînée dans son pré carré corporel.

Pause et dépose alternent avec un être au contact du sol, s'allongeant sur les mains, les jambes, les genoux en appui, sujet à des tremblements, des convulsions comme jouet d'une emprise aux forces multiples et contraires. C'est un combat contre des attractions et des répulsions, d'un être essayant de lutter face à un destin voulant l'emprisonner, devenant à la fois sujet, par sa révolte, et objet, car victime d'une force au-delà de toute proportion. L'espace devient cheminement, trajet avec maints allers-retours en diagonale tel un principe où la répétition se fait pour n'être jamais la même.

Le combat est autant intérieur, avec cette crispation du tronc, ce regard vide ou habité, et extérieur avec cette gestuelle qui se glisse, courbe, toute en virgule pour s'échapper vers un ailleurs. Le visage parfois presque fixe, Lionel Bègue s'allonge doucement au sol de tout son long, comme une pause salvatrice pour repartir tel Sisyphe vers son rocher et un destin où les mouvements physiques et ondulatoires sont le seul horizon. Le tout de façon poétique et musicale. Une très belle performance.

"La fuite"



© Angélique Lyleire.

Chorégraphie : Lionel Bègue.

Avec : Lionel Bègue.

Création lumière : Annie Leuridan.

Regards complices : Camille Revol, Julie Coutant, Gilles Baron.

Musique : "La Nuit transfigurée" d'Arnold Schoenberg, par le Juilliard String Quartet.

Son additionnel : Thomas Sillard.

La représentation a eu lieu le 8 février 2020 au "Bateau Feu" - scène nationale, à Dunkerque.

>> lebataufeu.com

Tournée



© Ricci.

29 mars 2020 : La Scène du Louvre Lens

5 avril 2020 : Ballet du Nord - Centre Chorégraphique National Roubaix Hauts-de-France, dans le cadre du festival "Label Danse#2", Roubaix (59).

27 juin 2020 : Le théâtre élisabéthain du Château d'Hardelot

BALL ROOM

r e v u e . n e t

Certain·e·s l'ont repéré dans les créations de Samuel Mathieu, La Cavale ou Cyril Viallon : Lionel Bègue, né et formé à la Réunion puis au CNSMD Lyon, proposait ce jeudi 06 février sa première création au Bateau Feu, scène nationale de Dunkerque, *La Fuite*.

A l'origine de la pièce, le jeune chorégraphe invoque un faisceau de racines, un alignement de planètes. D'abord, le contact avec la maladie d'Alzheimer, et cette période où les malades ont conscience qu'ils perdent la mémoire – une phase douloureuse, où l'on observe sa chute inéluctable : une parfaite tragédie. Ensuite, il y a la découverte du mythe d'Actéon. Le chasseur égaré surprend Diane prenant son bain, la déesse le condamne à être changé en cerf, à devenir une proie pour ses compagnons. Tragique également. Enfin, il y a la découverte de l'enivrante partition de *La nuit transfigurée*, d'Arnold Schönberg (1899), œuvre romantique pour cordes aux grandes envolées lyriques, narrative, fabuleuse. Le déclencheur est la rencontre avec Ludovic Rogeau, directeur du Bateau Feu, qui le soutient : « *J'apprécie tout particulièrement sa danse physique et sensible, ainsi que sa présence rayonnante sur les plateaux.* » Ensemble, ils portent *La Fuite*, solo intense d'une heure, où Bègue rejoue la scène d'Actéon, se regardant dans la rivière, observant avec résignation sa transformation en animal, en proie vouée à mourir. Un double mouvement de dégénérescence et de disparition. Ni purement narratif, ni parfaitement conceptuel, le cheminement de *La Fuite* est voulu lisible et sensible.



Aucun décor, juste une boîte noire et un tapis de danse blanc sur lequel apparaît, alors que la scène s'éclaire peu à peu, un Lionel Bègue pied nus, en pantalon bleu et t-shirt ocre, arpentant

une diagonale d'un pas assuré, tout en tours et demi-tours, baigné dans l'ouverture de la musique de Schönberg. La musique nous plonge dans le conte, dans une histoire lointaine. Le geste et le costume sont, eux, intemporels. Sa diagonale va et vient, se répète. Le pas devient hésitant, de rares bras attrapent l'air, renforcent l'énergie décidée de celui qui semble traverser la forêt – car tout le laisse imaginer : la musique, comme un clair de lune, et la lumière blanche, qui semble filtrer entre des arbres. A mesure que ses diagonales s'empilent, le geste change. Plus de bras qui font tourner, plus de rondeur dans le haut du dos, de torsions du buste, du bassin, de mains qui passent sur la nuque, dessinent une couronne sur son crâne nu. De la marche du début, il ne reste déjà plus rien. Les diagonales s'estompent. Il chute, se relève, s'enfonce dans de grands pas, mais le geste continue, sans saccades, inéluctablement. Schönberg lui-même s'efface doucement derrière un bruit de pales qui tournent, rythmant invariablement une respiration, on croirait presque entendre les trois temps d'une valse. Il vient au sol de plus en plus, son souffle raccourcit, son dos s'arrondit toujours plus, ses mains montent et descendent comme pour retenir l'air, le temps ou l'énergie de l'homme vif qu'il était encore il y a quelques instants. Noir. Lumière. Sol. Noir. Lumière. Il se relève, silence. Il ne bouge plus. Schönberg reprend, plus lyrique encore, tout en nappes de violons. La lumière scintille. Sa danse est devenue animale, sautillante, ornée de poses de combat ou de triomphe qui s'estompent aussitôt, tant la bête se voit déjà mourir. Il ne tient plus. Ne danse plus. Il fait face à l'instant, le regard planté droit devant lui. La transpiration le noie, symbole de son épuisement autant que de l'expérience du temps qui passe. Et alors que le lyrisme de la musique s'estompe, la lumière décroît, et l'homme disparu s'évapore à son tour dans la pénombre.



Une heure s'est passée sans qu'il s'arrête un instant. L'intensité de son émotion est palpable : il s'est engouffré dans sa danse, qui l'a dévoré, l'a emmené vers l'épuisement, vers sa fin. Au spectateur qui lui demande, à l'issue du spectacle, s'il est heureux de son solo, il répond : « Très ! Mais c'est très difficile de faire un solo pour soi, d'être à la fois dedans et dehors, interprète et chorégraphe. Je n'y retournerai pas de sitôt ! » Et nous, on aimerait le revoir encore, tant la conception de cette pièce montre l'intelligence du propos et la générosité de l'émotion. Le public s'est emparé de l'œuvre, s'est raconté des histoires, s'est retrouvé dans l'approche. **Brillant.**

La Fuite, de Lionel Bègue

- du 06 au 08 février au Bateau Feu (Dunkerque)
- le 29 mars à la scène du Louvre-Lens (Lens)
- le 05 avril au Colisée / CCN de Roubaix
- le 27 juin au château d'Hardelot

Photos © Ricci.

Toute La Culture.

DANSE



Lionel Bègue, « La Fuite » : Quand la poésie transfigure le déclin du corps et de l'esprit
01 NOVEMBRE 2019 | PAR AMINA LAHMAR

Pour sa première scénographie, Lionel Bègue a choisi de mettre en scène la dégénérescence et la perte de motricité. Le danseur et interprète s'inspire du mythe de la transformation d'Actéon et de ses rencontres avec des personnes atteintes de trouble dégénératif ou de la motilité. Que devient l'homme quand il prend conscience d'une métamorphose qui le conduit vers une mort certaine?



Pas un mot, mais l'intensité envahit le plateau. Par ci, par là, quelques malaises qui disent beaucoup de choses sur la perte de motricité. Lionel est seul sur scène mais il l'habite

profondément. Il entre sur la *Nuit Transfigurée* de Schoenberg. Le lyrisme de la musique nous emporte avec magie dans la fatalité du personnage. La lumière d'Annie Leuridan, couvre et éclaire le corps et ses mouvements avec subtilité. C'est comme en vrai: l'histoire d'un homme qui lutte quand son corps abandonne, et se contemple avant de perdre conscience. Quelques fois la lassitude des mouvements répétés nous berce ou nous perd. Sur la scène, il y a les prémices, la première crise, la première chute. C'est comme en vrai: il faut rester patient et attentif. Il y a le combat, et les rechutes. Les gestes poétiques se mêlent aux gestes humains, ils muent dans la répétition. Il faut attendre de se relever. L'hystérie, le gagne. Bientôt c'est la tentative de rémission: s'observer, se reconstruire. C'est comme en vrai: ça questionne. Et moi? Qui me dira que je serai épargnée?

« La contemplation de sa propre dégénérescence »

Le premier moteur créatif de *La Fuite*, était un proche de Lionel Bègue atteint d'Alzheimer. Ce moment de conscience de son état avant de sombrer, c'est ce que Lionel, adolescent, appela « *la contemplation de sa propre dégénérescence*. » Fasciné et terrifié, cette phase le marqua intensément. Quelques années plus tard, le chorégraphe découvre le mythe grec de la transformation d'Actéon. Alors que le chasseur s'adonnait à une battue en forêt, il aperçut Diane et des nymphes se baignant nues. Diane le remarqua et le châtia d'un sort: Actéon le prince chasseur se métamorphosera en cerf. Il se rendit près d'une source d'eau pour observer son reflet avant qu'il perde conscience. Bientôt, le chasseur sera chassé par ses propres chiens et ses propres chasseurs. Il assistera à sa propre mort. Il faudra fuir. C'est ce changement et cette contemplation du corps et de sa propre mort que Lionel Bègue met en scène dans *La Fuite*. Il met à nu de manière magique et touchante ce glissement de l'homme vers l'animal et de la vie vers la mort.

Dates :

3 – 7 SEPT. ET 8 – 12 OCT. 2019 | TOULOUSE (PEYSSIES)

Le Magasin Détail, La Plateforme / Cie Samuel Mathieu

18 – 29 MARS 2019 | DUNKERQUE

L'Avant-Scène, Le Bateau Feu / Scène nationale Dunkerque

16 – 26 SEPT. 2019 | LA RÉUNION

TÉAT Réunion – Théâtres départementaux de La Réunion

30 SEPT. – 18 OCT. 2019 | ROUBAIX

Centre Chorégraphique National Roubaix Haut-de-France

21 OCT. – 5 NOV. 2019 | DUNKERQUE

L'Avant-Scène, Le Bateau Feu / Scène nationale Dunkerque

Visuel: Crédit / ©Simon Gosselin